



Ils reviennent maintenant vers la gare d'Auteuil. Bob voudrait chasser du front de Renée les nuages qui s'y accumulent. Mais il craint de tout gâter par une parole imprudente. Il se sent maladroit. Il sait qu'il devrait maintenant lui dire tendrement beaucoup de mots, n'importe lesquels, puisqu'elle n'entendrait que la musique. Mais il n'o-

se pas, et le silence se prolonge jusqu'à la rencontre d'un taxi que hèle Renée.

— Au revoir, Bob.
— On se quitte déjà? J'avais tant de choses à vous dire et je ne vous en ai rien dit.
— C'est si bon, le silence à deux, Bob...
— C'est bon, avec vous, Renée.
— Au revoir, à dimanche, Guengat.
— 10 h. 14. Vous partez à 9 heures et demie de Douarnenez.

— J'y serai. Vous aussi?
— Moi aussi.
Elle rit maintenant, la légère anxiété de tout à l'heure dissipée.

— Un heureux hasard...
Le taxi démarre, disparaît vers l'avenue Mozart. Par les boulevards extérieurs Bob s'en va. Il marche. Il regagne l'avenue de la Grande-Armée à pas rapides.

Il met de l'ordre dans ses pensées. Elle a accepté le terme de dimanche fixé par lui. Il avait si peur de la froisser... A un moment, elle avait eu un regard...

— A dimanche, Guengat... un heureux hasard...
Elle viendra, elle viendra! Bob éclate de rire et saute de joie, à l'étonnement apitoyé d'un balayeur municipal.

— Tu m'embêtes à la fin, j'ai décidé ça, c'est que ça me plaît.
— Quand partiras-tu?
— Dans cinq minutes. J'ai envoyé Médart m'acheter deux pneus de rechange pour la bagnole. Toi, pendant ce temps-là, tu vas me charger les caisses de vélos.

— Tu t'en vas seul?
— Oui.
— Tu ne m'emmènes pas pour te soigner là-bas?
— Mille regrets.
— Je n'insiste pas.
— Tu fais aussi bien.
— Pourquoi ne m'as-tu pas annoncé plus tôt cette décision?

— Pour que tu ne me rases pas toute la semaine. Mon matériel pour Milan est emballé? Mets-le dans l'auto.

Petit-Machin obéit. Aidé par la caissière, il charge sur la torpédo de Bob les deux caisses à claire-voie, contenant chacune un vélo, deux roues de rechange, des boyaux.

— Ma valise de course, dit-il.
Petit-Machin va chercher dans l'arrière-boutique de la Maison « Robert Caporal tous accessoires de sports », une grande caisse oblongue qui contient les pots d'embrocation, la pharmacie, le taffetas, les maillots, un peignoir, une selle, une

paire de cale-pieds, deux pédales, rangés dans des casiers spécialement aménagés.

— Bob?
— Hein?
— Quand je t'ai proposé d'aller te retenir un sleeping pour Milan, tu m'as répondu que tu t'en occuperais toi-même.
— Je m'en suis occupé. J'ai télégraphié à Sempione que je ne viendrais pas.

— Crapule.
— Quelle heure est-il?
— Huit heures vingt-cinq.
— A dix heures ce soir, je serai à Quimper.
— Comment qu'il s'appelle, le patelin où tu cours demain?

— Penmarch-Keryet.
— C'est charmant. Cassez-vous le derrière pour maintenir un homme dans sa classe. Il résilie Milan pour Penmarch. Tu me dégoûtes.

— Boucle. On dirait que c'est une affaire d'Etat. Au revoir, Mademoiselle.

— Au revoir, Monsieur Caporal.
Médart fixe sur le marchepied les roues de rechange. Bob saute dans la voiture, met en marche le moteur.

— Adieu, grognon.
— Tu rentreras lundi, au moins?
— Oui.

— Tu sais que tu cours dimanche derrière grosses motos et qu'il y a plus d'un an que ça ne t'est pas arrivé? Si tu ne veux pas avoir l'air d'une mazette, cinq jours d'entraînement avec David ne seraient pas de trop.

— Entendu. Quoique la course de dimanche ne soit pour moi qu'un petit essai, pour voir.

— Ça n'est pas une raison pour te faire rouler par de moins bons que toi.

— A lundi, Petit-Machin.
Bob agit en riant sa main gantée. Un mince sourire se dessine sur les lèvres de Petit-Machin.

— Il rigole Médart, il rigole, dit Bob en embrayant.
Le bois de Boulogne, Saint-Cloud, Versailles et la grande route de Chartres, toute droite, tentante, au bout de laquelle Renée l'attend.

Pour tenir le 45 de moyenne, il ne faut pas que le compteur descende au-dessous de 70.

La route glisse sous Bob, les arbres bondissent à ses côtés. Cramponné à son volant, il a l'impression de courir à toute allure vers ce dimanche tant attendu, qui est demain, maintenant.

Comme cette semaine a été longue, de mardi à samedi! Jeudi soir, il a reçu une carte postale:

« Meilleur souvenir. Renée Chalandray. »
Au verso, la procession de samedi pendant le pardon de Sainte-Anne de La Palude. « Pelerinaj Santez Anna ad Palud. »

La mauvaise nuit qu'il a passée après cette carte si froide, si impersonnelle!

Et le lendemain, sous enveloppe, une autre carte postale.

« Bonjour, master Bob! »
L'image représentait Locronan, l'église du XV^e siècle, vue de la route de Guengat.

« Bonjour, master Bob », cela voulait dire: « Je t'attends, mon cher amour. »

Cet animal de Petit-Machin, tout de même, qui prétendait presque le forcer à partir pour Milan!

Bob stoppe devant l'hôtel de l'Epée, à Quimper. La montre de sa voiture marque neuf heures vingt-cinq.

Il rentre l'auto, dîné de bon appétit, en tête à tête avec les panneaux de Louis Lemordant, va faire un tour le long de l'Odéon, au clair de lune. A onze heures, il rentre, recommandant qu'on le réveille à six heures et demie.

Mais la fatigue de treize heures de volant n'est point un narcotique assez puissant pour vaincre son anxiété grandissante. Il parvient tout de même à s'endormir, après minuit. A six heures, il est debout, descend chercher de l'eau chaude, houspille le chef qui somnole devant son fourneau.

A huit heures, Bob quitte l'hôtel.

— La route de Guengat ?

A huit heures et demie, Bob freine devant la minuscule gare, isolée dans la campagne.

C'est un beau matin de printemps ensoleillé, dans la Cornouaille verdoyante et fleurie. Premier dimanche de juin !

Plus d'une heure et demie à attendre, c'est assez de temps pour parcourir distraitemment « l'Ouest-Eclair » en buvant un café au lait dans le « débit », unique maison voisine de la gare, assez pour, ensuite, acheter à l'unique employé de chemins de fer quelques fleurs, cueillies dans son petit jardin.

Si la semaine a duré une année, les dernières minutes n'ont plus de rapport avec le temps. La sonnette grêle de la gare a tinté, pour la première fois, il y a bien longtemps, apportant aux initiés un mystérieux appel...

Enfin, un panache de fumée s'élève à l'horizon. Lentement, le train entre en gare.

Bob s'appuie au mur en briques. Ses yeux se brouillent.

Deux portières s'ouvrent, à gauche. Par l'une descend une bigoudène en habits du dimanche, par l'autre un marin permissionnaire.

Tout au bout du train, à droite, un chapeau blanc se profile.

Bob court vers ce mirage, et, tout près de lui, aperçoit Renée, coiffée d'un béret bleu, occupée à ouvrir sa portière rebelle.

Ils sont venus de tous les coins du canton de Pont-l'Abbé, qui en carriole, qui en vélo, vers le vélodrome de Keryet. La route de Penmarc'h à Saint-Guénolé grouille de monde. Chapeaux bretons aux rubans flottants, coiffes en pains de sucre des bigoudènes. De-ci, de-là, une veste à broderies jaunes.

Le petit vélodrome est plein à craquer. Il ressemble, avec sa courte piste en terre battue, sa tribune rudimentaire dans laquelle poussent vigoureusement des ronces, ses virages courts et sa ligne d'arrivée à la craie, à une miniature fruste du Parc des Princes. Les juges à l'arrivée et les chronométreurs, qui prennent leur tâche au sérieux, sont installés derrière une table en bois blanc, dont les pieds sont enfoncés dans le sol.

On se bouscule au guichet. Autour de la piste, on s'écrase. Les courses locales vont leur train. De jeunes paysans, aux lourdes cuisses, en font les frais et ne ménagent pas leur peine. Des clameurs soulignent la victoire de Nédelec ou de Lorrain, qui sont ici aussi populaires que peuvent l'être, à Paris, Grassin ou Sérès.

Après avoir fait la connaissance du directeur du vélodrome, qui s'est confondu en actions de grâces. Bob a conduit Renée dans la « tribune » dont le premier rang est réservé aux officiels. Au milieu de ce premier rang, il installe Renée, puis gagne le « quartier ».

— On n'entre pas ici, monsieur, dit un vieillard préposé à la garde du lieu.

Bob acquiesce, sort du vélodrome, emmenant avec lui un gosse qui l'aidera à débarrasser son matériel. Puis, ayant loué l'unique chambre de l'auberge, il y monte sa valise et se prépare.

La venue de Robert Caporal à Keryet, pour l'individuelle de cent kilomètres, est considérée, par les connaisseurs, comme un événement douteux.

Et le voici qui fait irruption sur la piste, pendant la course de primes. On le désigne du doigt.

— Celui qui porte un maillot de soie blanc, avec les demi-manches tricolores.

Un gamin, poussant deux vélos nickelés, suit Bob qui s'approche de la table des chronométreurs.

Une conversation s'engage entre le coureur et les délégués se désintéressant de la course de primes pour regarder le célèbre l'U.V.F. Le public, qui suit de loin les phases du dialogue, bre athlète. Les petites Bretonnes admirent son corps souple, son fin visage et son maillot éclatant de blancheur.

Des applaudissements crépitent, on s'interpelle, et soudain alors que les concurrents de la course individuelle s'apprêtent, unanime, la foule réclame

— Bob ! Bob ! Bob !

Eux aussi l'appellent Bob.

Souriant, il fait un tour de piste. De jeunes coureurs bretons l'entourent, ensuite, fiers de se faire voir à ses côtés. L'un se met à sa disposition pour le soigner, l'autre lui demande un autographe.

— Quand je viendrai à Paris, vous me reconnaîtrez, M'sieu Caporal ?

Dès le départ, le train est vif. Les régionaux ont fait contre Bob leurs habituelles combines. Ils ont affaire à une fine mouche. Bob doit gagner la course. Au troisième tour, il juge le lot. Il connaît deux ou trois des coureurs engagés, pour les avoir rencontrés, ici ou là. L'un l'entraînait l'an dernier dans le Critérium des As, l'autre a pris part, il y a deux ans, aux Six-Jours de Paris. Ce ne sont point des rivaux méprisables, surtout coalisés.

La première heure s'écoule, émaillée de tentatives de lâchage. Bob suit paisiblement tous les trains. Au cinquantième kilomètre, il change de vélo, perd, à ce faire, cent mètres. Une chasse s'organise derrière lui.

Bob s'attache, sans trop pousser, à garder sa distance. Plusieurs coureurs sont doublés. Puis, au bout de cinq kilomètres d'efforts infructueux, les régionaux ralentissent, renonçant à rattraper Bob. C'est l'instant d'attendre. Il se baisse sur son guidon, rejoint le peloton, le remonte, sprinte et, sans qu'on ait eu le temps de s'en apercevoir, prend cent mètres d'avance, les garde pendant deux tours, puis, par un nouvel effort, gagne un tour.

Dès lors, il n'a plus qu'à attendre le sprint final. Pour la gloire, il démarre à nouveau, quelques minutes avant la fin, prend un second tour et donne au public de Penmarc'h le spectacle de son fameux rush.

Douché, rhabillé, Bob rejoint Renée, qui l'attend dans la voiture. Les vélos rentrent dans les caisses.

— On s'en va ?

Le soleil descend rapidement.

— Quelle heure est-il, Bob ?

— Sept heures !

— J'ai raté le train de Paris.

Ils traversent Pont-l'Abbé à vive allure. Voici la route de Quimper. Soudain, Bob tourne à droite.

— Où allons-nous, Bob ?

Il n'a pas desserré les dents depuis qu'ils ont quitté Keryet.

— Vous avez raté le train de Paris ? Je vous emmène dîner dans un patelin de ma connaissance.

A mesure qu'ils avancent, la végétation se raréfie. Soudain, à gauche, apparaît l'océan qui miroite sous les rayons du soleil couchant. Tout au bout de la route, entouré d'eau, un petit village se groupe, dominé par un mince clocher.

— L'île Tudy, dit Bob. Une presqu'île, rassurez-vous, depuis que le marais a été asséché.

Une rue silencieuse, étroite, débouche sur la place de la Cale. La ligne bleue des pins cache, dans la baie de Combrit, le soleil couchant qui incendie, par reflet, les maisons basses du village de pêcheurs.

Des sardinières, en groupe, bavardent en faisant claquer leurs sabots.

— C'est beau, dit Renée, la ligne de ces arbres au loin et ce coucher de soleil.

Bob arrête sa voiture devant l'hôtel Guivarch. Ils vont, à pas lents jusqu'au bout de la cale. Bob tient Renée par l'épaule.

Elle tourne vers lui son visage tendu par l'émotion. Le baiser qu'ils échangent — le premier — est grave et simple comme leur amour.

L'hôtel est vide. Ils ont choisi, au deuxième étage, deux chambres voisines. De leurs fenêtres, on voit le port, la baie, le mouvement des bateaux, le va-et-vient des pêcheurs sur la cale.

Ils ont dîné, seuls clients, dans la salle à manger. De leur table, près de la fenêtre, ils ont vu le dernier acte du spectacle féerique. Le soleil disparu, la mer a pris des tons tranchés, selon les courants, mordorés, bleu foncé et verts. A mesure que les ors et les rouges du ciel pâlissaient, la ligne noire des arbres de Garo et de Keffen se faisait plus dense.

La nuit. Tout de suite après que Mme Guivarch a mis sur la table une lampe à pétrole, la lune a enveloppé de lumière bleue la baie, les arbres, les maisons.

— Monsieur et Madame sont contents ?

— Sommes-nous contents, Renée ?

— Nous sommes contents.

(A suivre.)

Jacques CHABANNES.